

1^{er} exercice : RÉSUMÉ

Après avoir lu attentivement cet extrait d'ouvrage d'environ 1500 mots (format Centrale-Supélec) ou 900 mots (format CCINP), vous en ferez un résumé d'une longueur comprise entre **200 et 250 mots (Centrale-Supélec) ou avoisinant les 100 mots (CCINP)** avec une marge de dépassement possible de 10%. Vous vous efforcerez le plus possible de reformuler en termes appropriés le propos de départ. Dans votre résumé, vous mettrez au crayon à papier une barre tous les dix mots pour faciliter le comptage, et vous inscrirez le total de mots utilisés en fin de texte.

Chantal Thomas, *Souffrir*, Payot, coll. « Rivages poches », 2004, Introduction, p. 21-25.

[Début du texte au format Centrale-Supélec, voir p. 2 pour le format CCINP]

L'effacement d'une religion de la douleur

Autrefois, en Europe, lorsque souffrir était ressenti et interprété non seulement comme le lot même de l'humanité mais comme le principal motif d'être sur terre, le seul mode sur lequel accomplir sa destinée, des expressions telles que « ici-bas » ou « vallée de larmes » pour désigner le monde était l'évidence. « Ici-bas » avait un sens. Il impliquait un « là-haut » synonyme de félicité – un Ciel qui se gagnait en proportion des peines subies, des larmes versées, des offrandes de douleurs déposées sur l'autel du Seigneur. Aujourd'hui, l'ici-bas et le très-haut coïncident. Et des souffrances qui nous terrassent, on ne fait plus de bouquets à offrir à une divinité bien-aimée. Ni à quelqu'un d'autre. Personne n'en veut. Souffrir est mal vu, comme si cela laissait soupçonner un manque d'adaptation à l'idéal partout proclamé d'un bonheur éclatant, une faiblesse coupable, une conduite d'échec. *Fear of success*, en anglais. Il vaut mieux éviter de prononcer le mot, s'habituer à détourner les yeux... Il rôde une sorte de superstition à l'égard de ceux sur qui le malheur s'est abattu. Le mal s'attraperait-il par promiscuité ? Il n'y a pas de preuve de son caractère contagieux ; pour plus de sécurité, cependant, il est conseillé d'éviter les porteurs du microbe. Les mendiants de ce début de siècle le savent bien, qui se trouvent dans le dilemme de devoir se présenter comme totalement démunis, tout en n'exhibant aucun signe répulsif. Pas de membre mutilé, ni de goître, de saleté. Ils doivent être aussi nets que ceux qu'ils sollicitent. Ils sont leurs semblables, provisoirement malchanceux. Et s'ils demandent de l'argent, c'est pour se maintenir dans l'hygiène et la correction. On a le sentiment qu'ils s'adressent à la bienveillance du public, dans le métro par exemple, faute du bureau d'aide sociale adéquat. Les clochards éhontés qui mendient pour continuer de picoler, les culs-de-jatte qui se faufilent entre les sièges et vous abordent à la pliure du genou, c'est fini. La cité moderne n'en veut pas dans son enceinte. Une misère visuellement trop parlante est exclue. Elle a quelque chose de lointain, dans l'espace ou dans le temps, quelque chose qui dénote le tiers-monde ou notre Moyen Âge. Or celui-ci, jusqu'assez récemment, était toujours présent dans l'exhibition de la douleur (les films de Luis Buñuel en sont un témoignage évident). Les mendiants aux plaies infectées ne se gênaient pas pour les exposer. Aussi profondes et purulentes fussent-elles, ce n'était rien en comparaison des blessures du Christ mort sur la croix. Or c'était à lui, au Crucifié, que renvoyait en pensée le peuple souff-

frant des mendiants. Ils ont perdu leurs oripeaux. Leur misère doit être abstraite ; de même pour les souffrances physiques de Jésus-Christ. Qui, dans un musée et même dans une église, perçoit effectivement, sur les innombrables reproductions de sa crucifixion, la réalité du supplice ? L'enfoncement des clous, le déchirement des chairs, la mort lente et la soif atroce, la chaleur et les mouches, le sang gluant ? Le spectacle serait insoutenable. Il ne l'est pas, car nous ne voyons qu'un symbole et la richesse infinie des variations esthétiques dont il est le motif. On admire des lignes et des couleurs, on supprime la chair horrible, pantelante, le corps en proie aux affres de l'agonie. Patrick Vandermeersch, dans son livre *La Chair de la passion. Une histoire de foi : flagellation*, mentionne « la cruauté sanguinaire des images pieuses. » On fait en sorte de ne pas la voir, telle une marque d'obscénité – tout comme la mort, qui n'a rien perdu de son pouvoir, bien au contraire, mais dont les signes extérieurs de déploration, le grand et même le petit apparat du deuil, ont disparu.

[Début du texte au format CCINP] Notre souffrance n'a plus de rites ni de modèles. Lorsque je souffre, je ne m'identifie pas à une instance supérieure susceptible d'alléger mon état, de l'embellir, de l'animer d'un élan de ferveur, d'exaltation. Je souffre toute seule, n'importe comment, en dépit du bon sens et au hasard des circonstances. Je me débrouille comme je peux. J'ai beau chercher, je ne découvre pas l'ombre d'une finalité. Ce poids sous lequel je croule est parfaitement inutile. Il m'altère, m'annihile, c'est tout. Et j'ai intérêt à ne pas trop le montrer au-dehors. À force d'être mal vu, souffrir, physiquement ou moralement, est devenu autant que possible invisible. Une invisibilité qui ne se conjugue pas, comme dans la sagesse stoïcienne, avec une suprématie de la raison sur les désordres de la passion, mais se confond avec un brouillage généralisé.

[...]

Oui

Confrontés à des pertes irréparables, notre marge de décision est étroite, et minces sont les stratégies qui permettent de les éluder. Le *non* à opposer à souffrir porte sur des tourments que nous sommes encore en mesure de dominer. C'est à leur propos que se pose la question : faut-il refuser la douleur par tous les moyens, la nier, la tourner en dérision, l'enfouir au plus profond de nos souterrains intérieurs, ou bien l'accepter, lui donner une place dans nos images et nos désirs ? De toute façon, un *non* radical est intenable puisque la refuser ne l'empêche pas de surgir ou resurgir, à l'improviste, au gré d'une association d'idées, d'un visage, d'un mot, d'une scène entrevue dans la rue, un jardin public, sur un quai de gare. Et c'est peut-être même ce *non* profond, obstiné, à la fois instinctif et délibéré, qui dote les percées de souffrir d'une intensité singulière, d'une acuité spécialement destructrice. Au fil des nuits et des jours, lorsque souffrir m'atteint, c'est sur le mode de la mémoire involontaire. Par éclats, fragments, cristaux tranchants. Ils me blessent, me renvoient à des paysages obscurs et à des strates inexplorées. Les refuser, manifestement, ne suffit pas. Ils savent vous saisir par surprise et vous laisser intérieurement dévasté au milieu de la fête la plus joyeuse. Alors que faire face à ces attaques aussi vives que subreptices ? S'il y a eu de nombreux manuels intitulés *Comment mourir*, il n'y a pas

de *Comment souffrir*. En un premier temps, on l'a vu, parce que la question ne se posait pas. Souffrir était bien. Il ne s'agissait donc pas de chercher à diminuer ses tourments ni à s'en détourner, mais, au contraire, de les accueillir avec humilité et gratitude, tout entiers tendus vers un dédommagement paradisiaque ; dans la dynamique d'une telle tension, certains, jugeant insuffisante la dose de douleur que l'existence leur apportait, n'avaient de cesse d'en ajouter. En un second temps, celui d'après la mort de Dieu (ou, du moins, d'une religion essentiellement centrée sur la douleur), parce que souffrir n'a plus de sens, ne se revendique plus, n'est plus le support d'une revendication – ni actuelle, ni posthume. Et, je le crains, aucune technique, ni méthode n'émergera de ces pages. Ces fragments resteront sans prolongements symboliques. Ils ne trouveront pas à se loger dans une continuité qui adoucirait leur aspérité, les introduirait dans une logique ou dans une vision consolatrice. Cependant, le fait qu'ils soient écrits, qu'ils aient une forme – celle d'un échantillonnage personnel, d'un dictionnaire, par définition subjectif et définitivement incomplet, de son propre discours douloureux –, oblige à leur prêter attention et reconnaissance, et, par là, à nuancer le *non* aveugle, massif et naïf qu'on est d'abord tenté de leur opposer. Par un mélange d'ignorance et de peur ? Par souci de se préserver ? Par la croyance en un bonheur simple, d'un seul ressort, lisse comme une image de vacances ?

Les exemples retenus viennent, pour l'essentiel, d'œuvres littéraires. Ils s'ancrent dans une histoire, un style, uniques, impossibles à répéter. À travers leur diversité, c'est, à chaque fois, la proximité d'une voix qui m'a atteinte, et, lié à cette proximité, le prodige de la transmission par les livres, le miracle de la lecture et des forces qu'elle libère. Souffrir ne m'arrache pas vers des espaces supérieurs, mais s'inscrit dans une constellation de textes. Ceux-ci, selon madame de Staël, créent « une société, une communication avec les écrivains qui ne sont plus, avec ceux qui existent encore, avec les hommes qui admirent, comme nous, ce que nous lisons. Dans les déserts de l'exil, au fond des prisons, à la veille de périr, telle page d'un auteur sensible a relevé peut-être une âme abattue : moi qui la lis, moi qu'elle touche, je crois y retrouver encore la trace de quelques larmes. »

[...]

[À] ne s'autoriser à souffrir que chichement, il se pourrait que, outre le fait de se vouer à une lutte perdue d'avance, on s'affaiblisse – émotivement, imaginativement, sensuellement – et devienne ainsi incapable de découvertes vitales. Si le monde nous échappe par excès de souffrance, on peut aussi le manquer par avarice de larmes. Les situations incompatibles avec l'art de vivre, abordons-les autrement, par le biais d'un savoir moins subtil, à l'aide de pratiques ponctuelles, hâtives, bricolées, comme nous apprend à en inventer, sur fond de panique et de sauve-qui-peut, le métier de vivre.

2^e exercice : DISSERTATION

(Les livres ne sont pas autorisés.)

« [À] ne s'autoriser à souffrir que chichement, il se pourrait que, outre le fait de se vouer à une lutte perdue d'avance, on s'affaiblisse – émotivement, imaginativement, sensuellement – et devienne ainsi incapable de découvertes vitales. Si le monde nous échappe par excès de souffrance, on peut aussi le manquer par avarice de larmes. » (Chantal Thomas, *Souffrir*, 2004, p. 25.)

Vous commenterez et discuterez ce jugement d'une essayiste en envisageant toutes ses implications pour réfléchir à « la force de vivre » : votre réponse prendra la forme d'une démonstration progressive permettant d'explorer plusieurs façons de penser, illustrée par des exemples précis tirés des trois œuvres au programme.